

Il semble qu'en France ce type d'ouvrage se présente comme un recueil de textes écrits par la personne à qui on veut rendre hommage. A titre d'exemple, on peut citer le *Recueil d'études* de Charles Samaran (Genève, Dunod, 1978, 2 vol.) qui offre la même présentation que l'ouvrage de Michel Duchéin, à savoir, une courte biographie, suivie des textes de Charles Samaran. La coutume nord-américaine est quelque peu différente. Les *Mélanges* constituent un prétexte à une publication comportant des études particulier de la discipline accompagnée de témoignages sur un thème rendus à la personne à qui l'ouvrage est dédié. En voici quelques exemples. Ainsi, au Québec, un ouvrage en hommage à l'archiviste Jacques Ducharme a porté sur la normalisation (*La normalisation en archivistique; un pas de plus dans l'évolution d'une discipline*, sous la direction de Carol Couture, Québec, Documentor, AAQ, 1992). Des *Mélanges* à la mémoire de Laurent-y Denis, professeur à l'Université de Toronto ont porté sur la bibliothéconomie et les sciences de l'information (*Prospectives en bibliothéconomie et en sciences de l'information; mélanges réunis en hommage à Laurent-G. Denis*, réunis sous la direction de Paule Rolland-Thomas, Montréal, Asted, 1992). Les archivistes canadiens-anglais ont offert des *Mélanges à Hugh Taylor* (*The Archival Imagination: Essays in Honour of Hugh A. Taylor*, Barbara L. Craig, ed., Ottawa, 1992).

Il y a donc une très grande différence d'approche entre les habitudes françaises et les habitudes nord-américaines par rapport à ce type de publications. Que faut-il en retenir? L'une et l'autre forme de *Mélanges* présentent des avantages. D'une part, l'intérêt des *Mélanges* selon la coutume française permet de regrouper les meilleurs textes et fournit ainsi une documentation de premier ordre de cet auteur. D'autre part, le fait de se limiter ainsi à une publication d'articles connus nous prive de travaux inédits puisque ces publications constituent un prétexte favorable à la production d'articles scientifiques. N'y aurait-il pas lieu de tirer profit des deux types d'expériences et d'aller vers une production de *Mélanges* qui comprendraient des articles inédits sur un thème déterminé et rédigés par des auteurs différents et un recueil des meilleurs articles de la personne honorée? Il y a lieu de faire une réflexion sur la forme des *Mélanges* afin de mieux en exploiter les vertus.

Malgré ces remarques, il faut être reconnaissant envers les archivistes français d'avoir produit un tel ouvrage. Les *Études* de Michel Duchéin arrivent à point nommé dans la production scientifique en archivistique au moment où la formation se développe et qu'il est de plus en plus important de faire connaître les maîtres dans le domaine. Elles donnent à une nouvelle génération d'archivistes une oeuvre à laquelle ils pourront se référer et un lieu de rencontre avec la tradition. Aux autres, elles fournissent un retour aux sources toujours utiles pour alimenter une réflexion. A ce titre, les *Études archivistiques* répondent à leur mission.

**Louise Gagnon-Arguin**  
Université de Montréal

**La noblesse de Nouvelle-France: familles et alliances.** LORRAINE GADOURY. Montréal: Hurtubise, HMH, "Cahiers du Québec," 1991. 208 p. ISBN 2-89045-927-6.

Le sang bleu dans les colonies n'a jamais fait couler beaucoup d'encre.... L'ouvrage de Lorraine Gadoury vient combler, en partie, cette lacune. Il propose une analyse de la noblesse de Nouvelle-France en deux volets: dans une première partie, l'auteure définit cette noblesse et, dans la seconde partie, elle en décrit les comportements démographiques et sociaux.

Définir la noblesse n'est pas chose aisée, ni aux XVIIe et XVIIIe siècles (les contemporains de l'époque s'y perdaient parfois), ni trois siècles plus tard comme l'illustrent bien les difficultés de l'auteure à cerner son corpus. La noblesse canadienne n'avait pas fait l'objet d'une étude systématique jusqu'ici et, pour cause, le défi n'était pas simple à relever. L'auteure part de la définition paradoxale de Pierre Goubert, qui précise que "la noblesse se définit par son antonyme, la roture" et bâtit sa propre définition du "noble colonial" selon laquelle il faut être "qualifié d'écuyer dans les actes, vivre noblement et servir le Roi."

La constitution du corpus souffre cependant des effets pervers de l'approche démographique que l'auteure a choisie. En effet, elle identifie des individus un à un et non un groupe social défini autour des valeurs "nobiliaires" communes en terme de prestige, d'image de marque et de fonction sociale. Au niveau méthodologique, l'auteure a vérifié, pour l'ancêtre canadien de chaque famille présumée noble, si "le titre d'écuyer était accolé régulièrement à son nom dans les documents, surtout les registres d'état civil." Il s'agit d'un critère un peu flou, surtout lorsque l'on sait que ce type de mention apparaît une fois sur deux ou une fois sur trois...selon la fonction ou la personnalité de l'individu qui retranscrivait l'acte d'état civil ou l'acte notarié. De plus, c'est une définition "sur mesure" pour les nobles masculins et non pour toute la noblesse. Ce qui semble réducteur, alors que les recherches sur les femmes nous incitent à redécouvrir un passé tant "féminin que masculin pluriel." De fait, l'auteure explique laconiquement, dans une note de référence située en fin de chapitre, que "les femmes sont exclues de cette enquête puisque les titres ne s'appliquent qu'aux hommes; leur noblesse à elles est subordonnée à celle de leur père, puis plus tard de leur mari, mais n'est jamais personnelle." On ne saurait mettre en cause la véracité d'une telle assertion mais le parti pris de l'auteure concernant la non-appartenance des femmes au corps des nobles écarte malencontreusement des réalités sociales et culturelles majeures. L'on sait, par exemple, l'attrait que peut exercer sur les roturiers—les riches marchands notamment—une alliance matrimoniale avec une famille noble pour accéder à un réseau de relations supérieur. Ensuite, l'auteure écarte du revers de la main tous les nobles appartenant au clergé car leur patronyme s'arrête avec leur propre disparition. Or, comme en fait foi la partie sur le célibat ecclésiastique dans la noblesse, l'entrée en religion reste un des "débouchés" classiques des nobles; ce comportement devenant même, avec le temps, l'une des caractéristiques distinctives de ce groupe social. Depuis quand définit-on un groupe social seulement à partir des membres qui ont laissé une descendance vivante? La question reste posée.... D'autant qu'un noble marié mais mort sans descendance vivante va appartenir, selon la logique de l'auteure, au corpus. Finalement, le corpus constitué recense les "membres fondateurs masculins de la noblesse ayant eu une descendance vivante" et non tous les membres de la noblesse canadienne.

Du reste, pour certains individus, l'appartenance à la noblesse a un côté "tout relatif" et l'auteure dresse une liste de ces usurpateurs de statut (les "agrégés") qui n'est pas sans intérêt, montrant qu'il a toujours existé de "faux nobles" qui tablaient sur l'impossibilité temporelle ou géographique de vérifier leurs quartiers de noblesse. D'une certaine façon d'ailleurs, ces sympathiques imposteurs n'étaient plus tout à fait roturiers puisqu'ils "vivaient assez noblement" pour rendre crédible leur mensonge aux yeux de tous.

Un autre choix étonne, celui de ne pas comptabiliser les "nobles de passage" venus occuper des fonctions administratives ou militaires dans la colonie et repartis sans avoir pris femme, ni avoir conçu d'enfants en terre canadienne. Pourquoi ne pas avoir créé un sous-groupe ressemblant à "un corps diplomatique" puisqu'ils participent, le temps de leur séjour, au même titre que les autres, à la vie nobiliaire de la Nouvelle-France qu'ils arment et consolident?

La noblesse en Nouvelle-France forme donc un groupe social mouvant, surtout dans les premiers temps de la colonie, numériquement limité et à la remorque de la noblesse française.

La seconde partie de l'ouvrage porte sur les comportements sociaux et démographiques de la noblesse canadienne-française. De cette analyse fouillée, tirant profit de la rencontre entre l'histoire et la démographie, se dégagent deux caractéristiques majeures de la noblesse coloniale: dans un premier temps, les éléments qui font de ce groupe social, une noblesse digne de ce nom, différente des autres groupes sociaux en Nouvelle-France, et, dans un second temps, les caractères spécifiquement canadiens de ce groupe par rapport notamment à la noblesse métropolitaine.

Ce qui caractérise la noblesse comme telle, ce sont la présence proportionnelle des nobles dans la population (2 à 3,5 pour cent), le nombre plutôt élevé de célibataires masculins et féminins qui dédient leur existence à Dieu, de l'ordre respectivement de 6 pour cent et 17,6

pour cent, la constitution d'une élite grâce aux alliances, un déclin de la fécondité avant les autres groupes sociaux et une mortalité moindre que dans le reste de la population.

Dans les éléments qui font la particularité de la noblesse coloniale, il faut noter, qu'en ce qui concerne le célibat ecclésiastique, les femmes sont recrutées par les grandes congrégations religieuses que sont les Ursulines et les Augustines, qui, progressivement, "canadianisent" leurs effectifs alors que les jeunes hommes nobles ont tendance à s'exiler, faute de pouvoir entrer dans les communautés religieuses au Canada qui leur ferment leurs portes. Par contre, à défaut peut-être d'un bassin matrimonial noble suffisant, la recherche d'un conjoint s'étend plus largement qu'en France et comprend de riches roturiers (marchands, hauts dirigeants...).

A la fin de l'ouvrage, l'auteur fournit plusieurs listes des membres de la noblesse canadienne répartis en différents sous-groupes et une bibliographie sélective rassemblant des références variées sur la "plupart" des membres de la noblesse canadienne.

L'utilisation des sources de première comme de seconde main telles que les registres paroissiaux, les dictionnaires et les répertoires généalogiques de la noblesse, les biographies des grands noms et des correspondances diverses démontre une recherche de l'exhaustivité. Il faut aussi souligner l'utilisation du gigantesque fichier de population informatisé du Programme de recherche en démographie historique (P.R.D.H.) de l'Université de Montréal. La reconstitution des fiches de familles à partir des actes de baptême, mariage, et sépultures permet de recueillir moult informations qui autorisent la confection de multiples tableaux et la mise à jour de corrélations fructueuses, en suivant les méthodes démographiques qui ont, depuis longtemps, fait leurs preuves.

Cet ouvrage constitue une contribution intéressante, démographiquement parlant surtout, à l'histoire des groupes sociaux canadiens-français: la noblesse coloniale existe et se définit par rapport à son alter ego métropolitain mais aussi par rapport au reste de la population coloniale tout en s'en dissociant dans ses comportements démographiques précurseurs, comme dans ses pratiques matrimoniales, marquées par l'ouverture à la bourgeoisie. Une telle étude serait avantageusement complétée par une analyse du patrimoine de la noblesse en Nouvelle-France qui viendrait éclairer son assise foncière et financière et, plus globalement, les bases de son pouvoir ou de son influence.

**Geneviève Postolec**  
Université Laval

**Fake? The Art of Deception.** MARK JONES, ed. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1990. 312 p. ISBN 0-520-0786-0 (cased) 0-520-07087-9 (paper).

A catalogue of an exhibition organized by the British Museum and displayed there during the summer of 1990, this book tackles interesting philosophical issues while remaining fun to read and examine. The sub-title should have been "the art and science of deception" since the forger must be highly knowledgeable not only about the style and the historical possibility of what is being faked, but also the corresponding technique. Most of the 335 items in the exhibition are from the British Museum with loans from individuals and institutions such as the Beinecke Library at Yale, the British Library, the Victoria and Albert Museum, and even the Louvre. The objects are from all over the world — Europe, Africa, the Americas, and Asia — and in all possible media — photographs, film, philately, coins, medals, furniture, decorative arts, manuscripts, musical instruments, military documents, newspaper, strange and wonderful items such as the furry trout and mermen, and of course paintings which one usually associates with the subject of fakes. The British Museum is to be congratulated for having the courage to organize such an exhibition and admit to fakes in its collection. (Although there have recently been several similar shows, the British Museum may have been the pioneer in 1961.)